

VENERIE

la chasse aux chiens courants



Pour l'amour des chiens

LE RALLYE DES COUTAS

Depuis plusieurs numéros de « Vénérerie », faute de postulants, nous n'avions pas publié d'articles de fond sur les équipages de lièvre. Ceux que nous avons évoqués précédemment ont presque tous des meutes d'anglo-français de petite vénerie. C'est ainsi que, rencontrant de temps en temps au bureau de la Société de Vénerie, M. Longeon, Président du club du Beagle, Beagle-Harrier et Harrier, l'idée m'est venue, en accord avec lui, de réaliser cet article sur le Rallye des Coutas qui a chassé avec ces trois races de chiens courants, à tir et à courre. Puis, il me fallut violenter la modestie de son maître d'équipage et aussi, est-il utile de le signaler, louvoyer parmi quelques inévitables récifs...

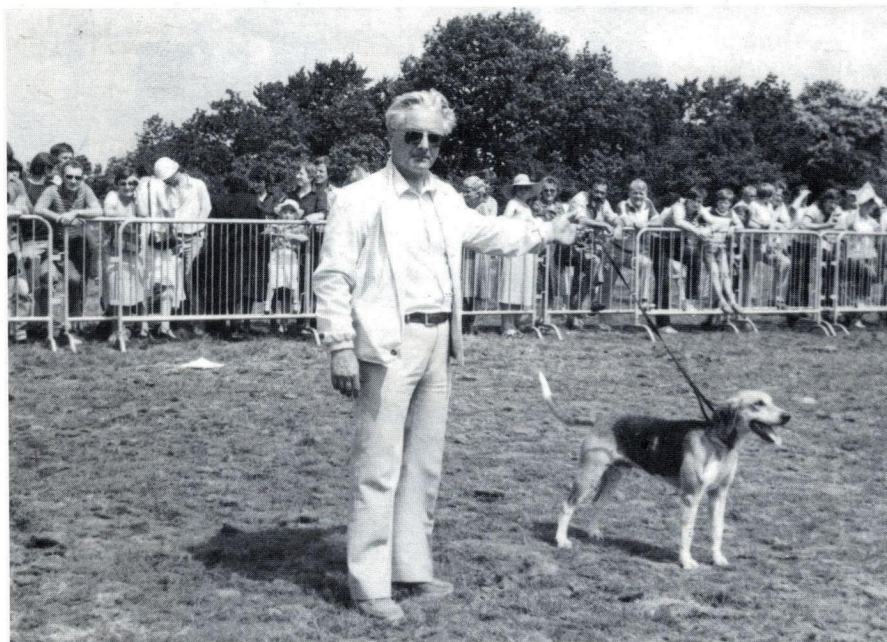
Ce matin du 17 novembre 1986, sur la route de Corvol-l'Orgueilleux, c'est encore l'automne et déjà l'hiver. Le Nivernais était autrefois une province à part entière, qui fut annexée à la Couronne sous Louis XIV. Aujourd'hui, la Nièvre est l'un des quatre départements constituant avec la Côte-d'Or, l'Yonne et la Saône-et-Loire, la région administrative « Bourgogne ».

La Nièvre est demeurée un magnifique pays de bois, d'élevage et aussi de vignes.

Situé à vingt kilomètres des vignobles de Brouilly, à quarante et soixante kilomètres de Sancerre et de Chablis, Corvol n'est éloigné que d'une bonne centaine de kilomètres des grands crus bourguignons. Le paysage des premiers côteaux du Morvan, légèrement nappés de brume, les taches blanches des traditionnels charollais paissant dans les prés, m'avertissent de ma prochaine arrivée chez M. et Mme Maurice Foncelle.

9 h 15 : avec un peu d'avance, j'arrête mon moteur devant la demeure de mes hôtes. Le café de bienvenue bu, après une visite aux douze Harriers, nous nous installons dans le bureau, domaine réservé et isolé du maître de maison, où chaque objet témoigne d'un attachement aux chiens courants et à la chasse.

P.B.



M. Maurice Foncelle présentant Pudding, Le Fauouët, juillet 1982.

Je suis né en Bourbonnais, il y a soixante-deux ans, dans une famille de chasseurs. Mon grand-père paternel exerçait la profession de garde-chasse, et l'unique distraction de mon père, commerçant à Lurçy-Lévis, a été la chasse. Chasse à tir aux chiens d'arrêt et aux chiens courants me furent familières dès mon enfance. Mon père élevait ses Épagneuls Bretons, les dressait lui-

même, les faisait confirmer et juger en exposition canine et field-trials. C'est lui qui m'inculqua ce goût du beau et du bon chien de race pure, goût qui est devenu ma passion. Nous chassions aussi aux chiens courants, beaucoup avec un ami de mon père, M. Robert Abdon. Celui-ci avait une excellente petite meute de Beagles pour le renard, le sanglier et le chevreuil.

Et puis aussi, enfourchant mon vieux vélo à pignon fixe, je suivais le plus souvent possible les chasses à courre en Tronçais. Que de merveilleux souvenirs, mais aussi combien étaient pénibles les retours dans les nuits d'hiver, du Rond de la Bouteille ou de l'étang de Saint-Bonnet, à la maison familiale de Lurçy-Lévis ! Cette vingtaine de kilomètres et plus, après avoir pédalé depuis le matin pour me rendre au rendez-vous, puis suivre la chasse sur les allées forestières, m'amenaient à un état d'épuisement complet. Je m'effondrais sur mon lit, parfois sans même dîner, et rêvais parfois d'avoir un jour mes propres chiens, et qui sait, peut-être, aussi un petite équipage !

L'emploi de mon temps libre n'était rempli que par la chasse : perdreaux et lièvres, abondants à ce moment-là, avec les Épagneuls Bretons ; renards, chevreuils et sangliers avec les Beagles ; chasse à courre du sanglier et du cerf avec les grands chiens de meute.

Pour moi, en effet, « chasse » a toujours signifié « chien ». J'étais cependant sérieux et poursuivais studieusement mes études en vue de devenir comptable, profession que j'ai d'ailleurs exercée jusqu'à ma retraite.

Puis vint la guerre. Comme nous nous trouvions en zone libre, nous

pûmes continuer à chasser jusqu'en 1942, année où la France fut entièrement occupée par l'envahisseur. Cependant, en raison de l'abondance des nuisibles, lapin, sanglier, renard, des chasseurs étaient requis par les autorités françaises, contrôlés par la gendarmerie et aussi la police allemande, pour effectuer des battues de destruction. M. Robert Abdon, étant donné ses fonctions de Lieutenant de louveterie, était le responsable et l'organisateur de ces battues dans sa circonscription.

Nous devions passer le matin à la mairie, pour prendre fusils et cartouches, et les redéposer le soir-même. La venaison des sangliers était distribuée aux agriculteurs, victimes des dégâts, ainsi qu'aux habitants les plus démunis. Les lapins étaient remis à la Croix-Rouge, qui en faisait confectionner des pâtés pour les colis des prisonniers. Je préciserai qu'une centaine de lapins étaient tués chaque semaine et ceci durant six mois.

Puis revint la paix tant attendue après les événements de la Libération qui amenèrent, entre autres désordres, l'anéantissement des populations de cerfs et de biches de la forêt de Tronçais.

Je partis alors faire mon service militaire dans l'aviation, en Savoie, à la base aérienne du Bourget du Lac. C'est là que je rencontrai ma future épouse qui devait partager mon existence, maintenant depuis près de quarante ans. Démobilisé, un ami m'indiquait une situation intéressante de comptable dans une importante papeterie de Corvol-l'Orgueilleux. Je ne pensais pas y rester, étant donné mon attachement pour le Bourbonnais et ma famille.

Mais voilà, je suis toujours à Corvol, maintenant retraits. Nous avons élevé cinq enfants, tous installés dans la région...

En 1968, la société où je travaillais depuis vingt ans, fut absorbée et il me fut proposé la poursuite de mon emploi en région parisienne. Mais j'étais devenu nivernais ! J'avais ma maison, mes amis. Il m'eût surtout fallu renoncer à avoir des chiens puisque j'aurais dû résider en ville. Aussi, je décidai de continuer à travailler dans la Nièvre, qui était devenu mon pays, pour garder mes chiens et chasser avec eux. Je trouvai aisément un emploi dans ma partie, dans une entreprise locale de commerce d'alimentation. Certes, j'eusse beaucoup mieux gagné ma vie à Paris, du fait notamment de mon ancienneté dans



Field-trial avec l'Épagneul Breton Eska de Kerleven, 1960.

l'entreprise, mais j'avais fait mon choix !

Que les lecteurs de « Vénérerie » veuillent bien m'excuser de ce curriculum vitae, certainement un peu long, mais il me semblait indispensable afin de situer l'importance que les chiens courants ont eu dans mon existence. Ce sera d'eux dont je parlerai désormais dans ces modestes souvenirs.

Mon premier chien courant me fut offert en 1951 par M. Robert Abdon, qui me fit ce jour-là, l'un des plus grands plaisirs de ma vie. Tempête était une chienne Beagle, déjà âgée de six ans. Elle était d'une très bonne origine, provenant du chenil du Docteur Tillé à Beauvoir, dans les Deux-Sèvres. De plus, Tempête était une excellente chienne à la chasse et elle avait obtenu de nombreuses récompenses en exposition. Ayant beaucoup vu à l'œuvre les Beagles de Robert Abdon, je décidai donc de constituer une petite meute à partir de cette race, pour chasser principale-

ment le lièvre à tir. J'élevais de Tempête et d'une autre chienne, Gitane, que je m'étais procurée directement chez le Docteur Tillé.

Je me servis d'un étalon pur-sang Beagle, de bonne qualité, appartenant à un chasseur réputé du Nivernais. Mon plaisir profond a toujours été d'avoir de beaux chiens dans mon chenil, mais aussi de les faire chasser et de sélectionner sur les meilleurs, tant pour leur modèle que pour leur qualité de chasse, car un beau chien mauvais chasseur n'a jamais présenté d'intérêt pour moi.

Il me fallait déposer un affixe à la Société Centrale Canine pour authentifier mon élevage.

Les premiers monticules du Morvan, visibles de la fenêtre de ma salle de séjour, sont appelés dans le langage des gens du pays, des « Coutas ». Ces « Coutas » étaient mes lieux de chasse. Je décidai donc de dénommer ainsi mon modeste élevage. Ce fut quelques années plus tard cette même idée qui me fit baptiser mon petit équipage de lièvre le « Rallye des Coutas ».

J'avais cédé à M. Gérard de Carrière, un chien : Hispano. Celui-ci fut l'un des grands cracks de l'époque, et obtint de nombreuses récompenses officielles en exposition. Avec mon fils Philippe, qui m'accompagnait ainsi que je l'avais fait moi-même avec mon père, nous étions heureux d'entendre la musique de nos Beagles derrière les lièvres, en bonne densité alors, et ceci dans notre magnifique pays.

J'avais dans le même temps, en mémoire de mon père, maintenu sa souche d'Épagneuls Bretons, créée par lui en 1927. Sur ses traces, je continuais à chasser avec eux, à les présenter en exposition et en field-trials, jusqu'en 1970.



1942, en forêt de Civrais. Au centre, M. Robert Abdon, lieutenant de louveterie, à l'extrême droite, M. Foncelle père, le dernier à l'arrière plan, M. Maurice Foncelle.



M. Maurice Foncelle et son fils Philippe avec leur meute de Beagles en 1962.

Il ne me reste plus, aujourd'hui, qu'un vieux chien qui sera le dernier d'une lignée vieille de plus d'un demi siècle.

Dans les années soixante, les lièvres furent atteints par la turalémie et leur effectif se raréfia. Il ne me disait plus rien de me servir d'un fusil. C'est alors que j'optais pour la chasse à courre, en raison de son prélèvement très limité, ce qui me permettrait de garder mes chiens et de les faire chasser tout autant sinon plus. Je fondais le « Rallye des Coutas » : mon rêve d'enfance se réalisait !

A ce sujet, je voudrais dire encore qu'à une époque où les populations de lièvre sont, en la plupart des régions, très réduites du fait des méthodes modernes de l'agriculture et de la circulation routière, il me

semble que la chasse à courre du lièvre devrait avoir un grand avenir. Je me rends compte qu'elle n'est pas très bien comprise de tous mes amis chasseurs à tir. Et pourtant pouvoir se distraire, à plusieurs, pendant des heures et des jours, en entendant crier des chiens derrière un capucin, qui le plus souvent sauve sa peau, est à mon avis beaucoup plus valable, sur le plan de l'éthique de la chasse, que de le voir fusiller pour en faire un civet. Il y a, d'un côté, la chasse pour le sport, pour le chien, pour la difficulté, et de l'autre, une cartouche et la casserole.

Dans beaucoup de sociétés de chasse communales ou privées, il pourrait être fondé un petit équipage, composé des membres de la société de chasse, qui pourraient,

eux aussi, chasser le lièvre aux chiens courants à courre, sans porter atteinte à l'avenir des populations de ce gibier, tout en prolongeant le plaisir de chaque saison. Il me sembla, tels de nombreux autres avant moi, que mes Beagles ne pouvaient convenir dans notre pays pour pratiquer la vénerie.

Il me fallait des chiens ayant quelques centimètres de plus. J'orientai donc ma remonte sur le Beagle-Harrier. Le Beagle-Harrier, voici vingt-cinq ans, à mon avis, était bien un croisement de Beagle et de Harrier, mais dans lequel existaient différents autres courants de sang, notamment de Briquet. L'un des éleveurs réputés de cette race, avait été le Baron Gérard qui chassait à courre le lièvre avec un grand succès, dans les Landes de Gascogne.



Kaiser du Grand Lac, Beagle-Harrier.

A mon avis, ce Beagle-Harrier était en quelque sorte, avant l'heure, un anglo-français de petite vénerie. Je fis venir d'un excellent chenil, ayant bonne réputation, celui de Monsieur Triscos, un étalon : Kaiser du Grand Lac. Les origines de ce Beagle-Harrier étaient celles du Baron Gérard.

En sélectionnant la descendance de Kaiser, obtenue avec une chienne du Docteur Papillon, lui-même éleveur réputé, j'eus la satisfaction d'obtenir en 1968, le premier, le titre de Champion National de Beauté, avec Néron des Coutas, né en 1964. Ce chien, excellent sur le terrain, me fut très demandé pour des saillies, et son sang se retrouve dans la plupart des lignées modernes de Beagle-Harrier. J'étais, à l'époque, jeune et en pleine possession de mes moyens physiques. Je pouvais donc servir sans difficulté ma petite meute, cependant beaucoup plus rapide que ne l'étaient mes Beagles.



Equipage « Rallye à la Pucelle »

En forêt de Tronçais.

Collection Patrick Verro



Rallye des Coutas, départ du rendez-vous, janvier 1987.

(Photo : S. Levoye)

Malgré tout, j'arrivais inéluctablement, étant donné mon faible effectif, à bout de sang. Aussi, désireux de sortir de la consanguinité, je devais chercher ailleurs.

Notre Club du Beagle, Beagle-Harrier et Harrier, sous l'égide du Professeur Théret, de l'École Vétérinaire de Maisons-Alfort, avait pris la décision d'un plan d'élevage. Ce plan reposait sur de nouvelles lignées, basé sur des croisements de Harrier pur et de Beagle pur, de souche anglaise. Ce plan ne m'est pas apparu conforme à la possibilité d'aboutir à l'objectif recherché, notamment pour ce qui est du maintien des qualités de chasse et du standard de cette race. C'est pourquoi, pour la troisième fois dans ma carrière de chasseur aux chiens courants, je décidai de changer de sorte de chiens.

Sur les conseils du Docteur Guillet, dont chacun connaît les compétences, et accompagné du Président de notre club, M. Longeon, je me lançais dans la découverte de quelques chenils d'équipages britanniques de Harrier. En Angleterre, les Harriers sont utilisés pour le « hunting » du lièvre et aussi celui du renard. Ils sont servis à cheval. Ce fut un voyage épique, car je n'avais jamais conduit à gauche ! Mon ami Longeon et moi n'avions aucune connaissance de la langue anglaise.

Mais ce fut aussi un voyage sympathique et agréable, étant donné le chaleureux accueil qui nous fut

réserve, en raison, je le pense, des recommandations dont nous avions bénéficié grâce au Docteur Guillet.

Nous découvrimus Peterborough, son extraordinaire « Fox-Hound Show » et aussi, bien entendu, son petit frère, le « Harrier Show ». Ce sont des présentations exceptionnelles qui se déroulent dans une atmosphère tout à fait différente de celle que nous connaissons en France.

Grâce à l'intervention de Sir Rupert Buchanam Jardine, ami du Docteur Guillet, car les maîtres d'équipage anglais ne sont guère enclins à exporter leurs chiens, je pus néanmoins ramener en France, deux chiennes de grande qualité : Chorus, du « Pendle Forest and Craven Harrier Hunt » et Catkin du « Cambridgeshire Harrier Hunt ».

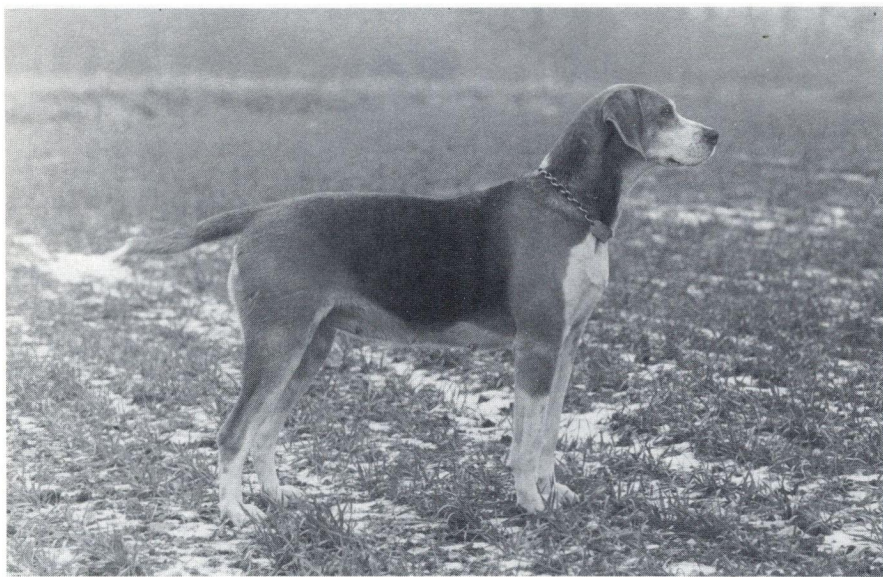
Catkin était pleine de Hackney du même équipage, deux fois champion à Peterborough en 1975 et en 1978.

Ces deux chiennes constituèrent la base de mon nouvel élevage. Je me servis en France, pour Chorus, d'un étalon importé provenant du « Easton Harrier Hunt » : Rallywood. J'obtins de Chorus une portée qui malheureusement fut atteinte de parvovirose. Je n'ai pu en sauver que deux chiots : Princess et Pudding. Pudding fut homologué champion de France en 1982.

Catkin m'avait donné trois chiots de Hackney, dont je gardais Oldish,

qui fut aussi homologué champion de France en 1983.

Voici ce que puis dire d'essentiel quant à mon élevage. Sur le plan de la chasse, ai-je bien fait de me remonter en Harrier, alors que comme chacun, je prenais de la bouteille ? J'aurais dû certainement réfléchir au fait que les Anglais servaient ces chiens à cheval pour pratiquer avec eux la vénerie du lièvre. Nous avons dans la Nièvre, trois équipages : en premier lieu, le Rallye Pique Avant Nivernais qui chasse le cerf en forêt des Bertranges et dans la région de Moulins-Engilbert. Je me rends à ses chasses toujours avec plaisir lorsque mon emploi du temps me le permet. Il s'agit d'un grand et bel équipage dont le maître, M. Philippe de Roüalle, et son piqueux, Pierre Berthier, ont su, par leur diplomatie, réimplanter avec succès la tradition de la vénerie du cerf dans notre département. Notre Président de la Fédération Départementale des Chasseurs, M. Bernard Pignot, est maître d'un excellent équipage de chevreuil : le Rallye les Amognes. Ayant goûté aux splendeurs des futaies de chêne de Tronçais, certes M. Pignot, aujourd'hui, décuple rarement dans la Nièvre. Cependant, il demeure très attaché à son département, et sa présence active, comme celle de son équipage, nous sont infiniment précieuses. Il n'existe qu'un équipage de lièvre, mon modeste Rallye des Coutas.



Rhésa des Coutas, Harrier.

(Photo : S. Levoye)

Nous louons un vaste territoire que nous partageons, dans la bonne entente, avec des chasseurs à tir amis. Pour être complet, j'ajouterais que des équipages de vénerie sous terre chassent régulièrement dans notre région renards et blaireaux.

Nous avons ainsi dans notre département une bonne ambiance entre les adeptes de toutes les disciplines de la chasse. Puisque ceci m'est demandé, j'indiquerai qu'outre ma fonction d'Administrateur à la Fédération, je suis membre de la Commission Départementale de la Chasse et de la Faune Sauvage, membre de la Commission Préfectorale du Plan de Chasse et des Dégâts de Gibier, membre de la Commission Technique de la Fédération des Chasseurs, membre de l'Association des Chasseurs de Grand Gibier du département et examinateur pour le permis de chasser. Ces multiples activités ne me sont devenues possibles que du fait de ma retraite. En effet, que de temps il faut consacrer à toutes ces réunions pour remplir, comme il se doit, les mandats que l'on a acceptés ! Toutes ces instances sont devenues nécessaires à notre époque, pour maintenir à la fois notre nature, notre gibier et nos activités cynégétiques. Mais combien pesantes sont ces responsabilités pour ceux qui, bénévolement, les prennent à cœur ! J'ajouterai que je suis également Vice-Président et Trésorier du Club du Beagle, Beagle-Harrier et Harrier. Ce club compte deux mille membres. C'est une grande journée par semaine que je me dois de lui consacrer pour mener à bien cette mission dans

l'intérêt de nos adhérents et de nos chiens.

C'est une lapalissade d'énoncer que pour chasser le lièvre à courre, il faut des chiens et des hommes pour les servir. Il est aussi indispensable de disposer de territoires suffisants pour pouvoir attaquer et suivre sans complication. Il est nécessaire, enfin, de pouvoir sortir suffisamment et donc d'avoir une grande disponibilité de temps. J'ai une dizaine de Harriers adultes dans mon chenil et je chasse régulièrement avec mon ami, M. Guy Delacourt, qui a lui-même une meute. Nous avons ainsi la possibilité de découpler quinze à dix-huit chiens, ce qui me semble être un bon nombre. M. Delacourt, commerçant à Nevers, n'est libre que le dimanche et le lundi. Ce sont donc, en théo-

rie, nos deux journées de chasse. Mon fils, celui de M. Delacourt et l'un de ses neveux, libres aussi ces jours-là, nous apportent la vigueur et l'enthousiasme de leur jeunesse, dont nous avons le plus grand besoin pour servir les Harriers. Une demi-douzaine d'autres amis se joignent à nous. Ainsi, nous effectuons quarante à cinquante sorties par saison. Nos prises sont des plus modestes, puisque nous ne sonnons que quatre ou cinq hallalis par an, soit environ une fois pour dix attaques.

Nous disposons de deux territoires très différents. L'un de cinq cent cinquante hectares dans le Coutas, que l'on aperçoit donc, comme je l'ai déjà dit, de ma fenêtre.

Ce territoire, très proche du chenil, est commode surtout pour faire déclarer les jeunes chiens sans risquer de les perdre. Il appartient à plusieurs propriétaires qui nous louent toute la chasse. Nous réservons les lièvres pour la chasse à courre afin de pouvoir attaquer sans problème, et rétrocédons les autres gibiers.

Mi-prairie, mi-bois, ce territoire est accidenté et il faut du jarret et du souffle pour être aux chiens.

Notre deuxième territoire, la chasse des Cottets, à Entrains-sur-Nohain, situé à une dizaine de kilomètres de Corvol, couvre une superficie de mille hectares. Elle fait partie d'un ensemble de bois et de plaines d'environ trois mille hectares, appartenant au Duc de Mortemart. Nous disposons des droits de suite sur l'ensemble de la propriété et d'une façon générale, nous n'avons aucune difficulté de voisinage.

(Suite p. 39)



Idalgo de la Rimarde, Harrier champion national de beauté à M. Guy Delacourt.

Territoire des Coqs dans les Coutas.

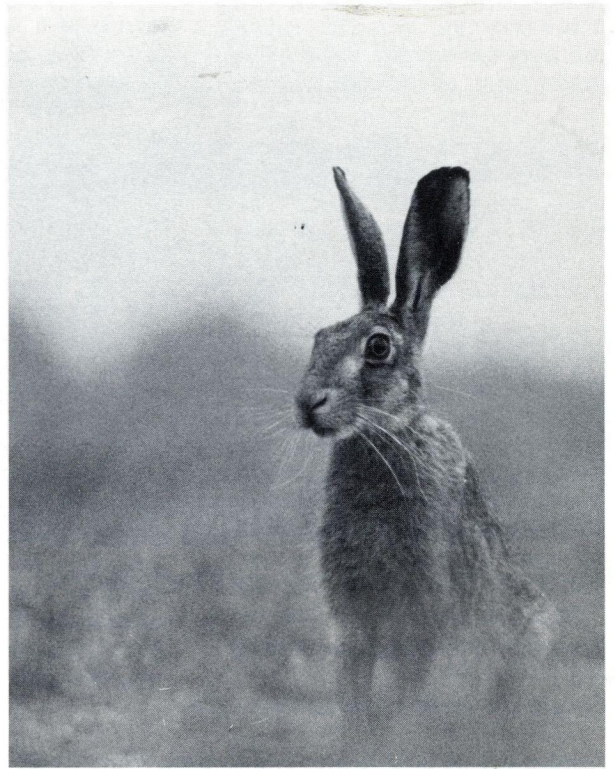
La dernière chasse de Roger Vallat.

Roger Vallat était mon ami et mon associé de chasse avant Guy Delacourt.

Le 11 février 1986, après une longue et douloureuse maladie, il nous quittait pour toujours.

Membre de notre club depuis plus de dix ans, il était devenu bouton du Rallye des Coutas et découpait régulièrement ses Beagles avec nous, depuis son installation dans l'Yonne.

A cinquante-huit ans, son entrain, sa vitalité et son courage lui faisaient ne pas vouloir s'avouer vaincu, ni par la maladie, ni par les défauts à la chasse. Alors même qu'il sentait que cette maladie allait le terrasser, il était à la chasse toujours là où il le fallait. Il voulait être aux chiens et Saint-Hubert lui a donné une ultime satisfaction quand, lors de sa dernière sortie avec nous, il se trouva à la prise, seul. Ce jour-là, sa petite chienne Rika avait ramassé une voie haute en bordure des champs et rameuté nos dix-huit chiens. Préférant ne pas suivre et appuyer les chiens, il resta dans le débûcher en observation. Vingt minutes plus tard, il sonne la vue sur notre animal, qui, bien que bousculé par les chiens, refuse de prendre la plaine et rentre au bois. La chasse traverse la vallée Pierrot, passe par Tronsec, le bois Brunot et ressort à la pièce des Coqs pour se rembûcher à la Grande Traine. Roger Vallat juge l'animal sur ses fins. Il se place à l'extrémité de la ligne verte et voit notre lièvre faire ses dernières ruses sur ce chemin. Ce sera devant lui, que sa chienne Rika, relèvera le défaut final, rameutant notre meute qui coiffe l'animal tapé dans un roncier.



(Photo : G. Le Tallec)

La chasse avait duré une heure vingt et c'est seul avec nos dix-huit chiens, qu'il nous rejoindra au rendez-vous, où nous étions revenus, ayant perdu la chasse...



Bien-aller. A l'arrière plan, les coutas dans la brume.

(Photo : S. Levoye)



Balanché en débûché dans le territoire d'Entrains-sur-Nohain

(Photo : S. Levoye)

Territoire d'Entrains-sur-Nohain

Chasse du lundi 17 novembre 1986

Rendez-vous à neuf heures aux Cottets. Pluie froide et persistante depuis avant le lever du jour. Sortie des chiens en camionnettes pour la détente. Il y a là seize chiens, dont huit Harriers et les huit Beagles de mon ami Guy Delacourt :

— Oldish, Pudding, Princess, Rubis, Richelieu, Roméo, Rika, Sibelle Toto, Uxer, Ugo, Unic, Voltigeur, Vaillant, Ariane, Azur.

Tous sont inscrits au L.O.F. et primés en exposition. Parmi eux, neuf ont leur brevet de chasse sur lièvre et quatre sont champions de beauté.

Départ à neuf heures trente par la route de Clamecy jusqu'en bordure du bois des Cieux. Vent d'ouest. La pluie redouble. En plaine, les voies sont lavées et au bout d'une demi-heure de quête, il nous faut fouler au bois. Quelques récris sans suite, puis, sous un roncier, notre capucin jaillit sous le nez de Roméo et c'est le lancer. Après un petit tour en forêt, il se dirige vers les champs, longe le fossé de périmètre mais ne débûche pas. Il revient à son lancer où la vue est sonnée trois fois, s'enfonce au bois et tourne sous le vent. Je n'entends plus rien. Défaut ? Je crains le change car deux chevreuils sont vus se dérobant. Mais non ! Les chiens maintiennent bien et relancent. Je suis à mauvais vent. La pluie est glaciale. Trois quarts d'heure de chasse et je ne suis déjà plus dans le coup ! Les jeunes, mon fils Guy et Luc Delacourt, sont heureusement à la queue des chiens qui bousculent leur animal et l'obligent enfin à débûcher.

Huguette Delacourt et Madame Vallat, pourtant bien placées, ne l'ont pas vu traverser le champ de maïs fraîchement récolté, où elles étaient placées en observation. Les pièces des Chaumes sont traversées à vive allure et la chasse se dirige vers le bois de la Maisonnée. La pointe en est coupée sans défaut mais les chiens tombent à bout de voie dans les Grandes Carrières. Luc n'est plus que tout seul, trempé, crotté, mais c'est le relancer à vue d'un lièvre « rasouillé » qui donne des signes de fatigue évidents.

Guy, entendant la chasse, coupe au court et rejoint derrière le village de « Château-au-Bois ». L'animal, sans avance et portant la hotte est vu se rasant dans un guéret. Les chiens sont sur lui et après un léger balancer, le coiffent sous l'œil ébahi des cultivateurs qui n'avaient jamais entendu une telle musique et étaient tout heureux d'assister à cette fin de chasse ! Notre premier lièvre de la saison ! Une heure quarante de chasse. La pluie a cessé. Retour aux voitures de mes deux vaillants boutons, suivis par nos seize chiens. Passant dans les rues du village, les rideaux se poussent, les portes s'entrebaillent sur leur passage : « T'as-vu ? ». Curée aux Cottets. Les honneurs à Huguette Delacourt.



M. Delacourt, présentant Rubis des Coutas, Harrier.

(Photo : S. Levoye)

La physionomie de la chasse d'Entrains-sur-Nohain est tout à fait différente de celle des Coutas. Il s'agit d'un massif forestier de futaie, taillis sous futaie et de grands gaulis, imbriqué de prés et de champs, dont une grande partie est en culture. Nous débûchons régulièrement lorsque nous y chassons, et la voie y est toujours difficile dans les labours.

En forêt, le train est très sévère et il est pratiquement impossible de suivre les Harriers à pied. C'est pourquoi j'espère que les jeunes de l'équipage vont pouvoir se mettre à l'équitation pour servir nos meutes à cheval. Nous avons repeuplé ce territoire en chevreuils, ce qui nous permet une entente amicale et bénéfique avec un groupe de chasseurs à tir qui nous aident à supporter les charges de la location. Nous avons là aussi priorité sur les lièvres. Nous avons à notre disposition sur le domaine d'Entrains-sur-Nohain, dans notre territoire, un rendez-vous de chasse, les Cottets, où nous pouvons nous restaurer et nous réchauffer, les jours de chasse, tant à tir qu'à courre. Ce point de ralliement est des plus intéressants et il nous permet de retrouver nos chiens sans difficulté.

Je disais tout à l'heure que j'avais peut-être commis une erreur en me remontant en chiens aussi rapides que les Harriers. En effet, du fait que, tout au moins pour le moment, nous les servions uniquement à pied, comme je l'ai dit précédemment, il est plus difficile pour nous de les créancer. Lorsque les chiens se laissent aller sur un chevreuil ou un renard, nous avons parfois des difficultés pour les arrêter. Je dois dire que j'éprouve un peu de découragement à me sentir dans l'incapacité de faire ce que j'aurais pu faire il y a quelques années pour servir mes chiens comme il se doit. Nos hallalis sont rares, je tiens à le répéter ; aussi ne voudrais-je pas que les lecteurs de « Vénérerie » puissent penser que

nous voulons nous ranger dans la catégorie des grands « preneurs de lièvres ».

C'est pourquoi je laisse à M. Pierre Bocquillon, le soin de publier ou non les comptes-rendus de deux de nos chasses avec prises...

Certes parfois, en certaines circonstances, il m'est advenu d'exprimer un peu d'amertume à l'occasion d'épreuves de meutes. J'en conviens, je le regrette et veux en oublier les raisons. Peut-être suis-je dans l'erreur de privilégier par sentimentalité et aussi, certainement, par manque de compétences, la passion du chien à celle de la recherche de l'hallali. Il nous arrive d'inviter à chasser sur nos territoires d'autres équipages : le Rallye Hardi Beagles et Waregem à M. Philippe Verro et le Rallye Sans le Sou à M. Emmanuel Frachon. C'est pour nous toujours un grand plaisir d'accueillir des camarades veneurs de lièvre. Pour notre part, nous ne nous déplaçons pratiquement jamais.

Chaque jour de l'année, je soigne mes chiens, nettoie les chenils et fais la soupe moi-même et seul. Ces tâches difficiles, que certains considéreraient comme ingrates, sont le premier plaisir de mes journées.

Certes, j'aime la chasse, et il me serait cruel de renoncer à ces quarante ou cinquante journées par saison ! Mais c'est trois cent soixante-cinq jours par an que je vis heureux parce que j'entends crier de gaieté mes chiens, de ma chambre ou de ma salle de séjour.

Voici tout ce que je puis dire sur le Rallye des Coutas, simple petit équipage de lièvre, campagnard et composé de gens sans prétention. J'espère qu'avec nos enfants, nous pourrons et saurons le maintenir le plus longtemps possible. C'est le vœu que je formule, à l'issue de ma carrière de chasseur, de veneur et surtout d'amoureux du chien.

Maurice Foncelle



M. Bernard Pignot, Président de la Fédération des Chasseurs de la Nièvre et maître de l'équipage de chevreuil le Rallye Les Amognes.

Maurice Foncelle est le type même du veneur complet. A la passion de la chasse, il allie, en effet, celle de l'élevage dans une recherche permanente du bon et du beau chien. Bien peu de veneurs ont, aujourd'hui, cette rigueur. Beauté et qualité ne vont, certes, pas toujours de pair, mais ne sont pas non plus, Dieu merci, incompatibles. Seulement, on est toujours tenté, pour réussir plus rapidement, de conserver des éléments laids mais valeureux. Maurice Foncelle est un cynophile averti dont les connaissances ne se bornent pas à sa race de prédilection. Tous les ans, au Festival de Bizy, en Nivernais, il assure la présentation des meutes. Ses commentaires pleins de brio pourraient rivaliser avec ceux de notre ami Émile Guillet.

Son souci de perfection et son dynamisme font de lui au Conseil d'Administration de la Fédération des Chasseurs un collaborateur fidèle et écouté.

Des ennuis de santé lui ont gâché son début de saison en l'éloignant de ses amis, de ses chiens et de ses bois. Espérons qu'en bon veneur, il saura relever le défaut et reprendre bien vite la tête du Rallye des Coutas.

Bernard Pignot